

Oh ! si à défaut de mon nom, vous attachez quelque prix à mon estime, cessez cet odieux langage, laissez le comte, ou sortez !

En parlant ainsi, le regard de mademoiselle Valori était empreint de tant de noblesse et de dignité ; son visage exprimait un étonnement si douloureux, un si profond mépris, que le comte ne parvint pas sans efforts à dominer le sentiment de colère et de honte qui l'agitait, et à répliquer d'une voix dont l'ironie voilait la menace :

— Vous êtes folle, Alexandra, véritablement folle... De telles paroles pourraient exciter mon ressentiment, et vous le devinez, vos raisons vous le disent tout bas, je puis exercer sur votre destinée une influence incalculable... Réfléchissez ; un mot de moi, un seul mot suffirait pour compromettre l'heureuse existence que vous vous êtes faite : pour détruire les espérances que vous nourrissez en secret... Lord Beresford appartient à une des premières maisons d'Angleterre... En admettant, ce qui ne peut être, qu'après avoir appris des particularités qu'il est habitué à respecter, les observations de ses amis, les prières de sa famille finiraient, n'en doutez pas, par maîtriser sa volonté, par éteindre insensiblement son affection.

— A quoi bon ce discours, monsieur le comte ? interrompit mademoiselle Valori, d'un ton qui trahissait une émotion violente ; je n'ai jamais songé à une telle union... Comme vous le dites fort bien, trop de raisons la rendent impossible !

— Ces raisons n'existeraient que si lord Beresford en était instruit ; car autrement votre qualité d'étrangère vous aiderait à cacher votre nom véritable... Il ne faut pour cela que des papiers supposés ; l'attestation complaisante d'un ambassadeur... Que sais-je ? Il y a cent moyens de satisfaire aux exigences de la loi, sans découvrir entièrement la vérité... et il vous eût été facile de garder au moins pour vous une partie de votre secret... Au reste, vous ne songiez pas à ce mariage, vous l'assurez, et je veux bien le croire... Mais il n'en est pas moins vrai que la plus légère indiscretion pourrait vous devenir fatale... car cette brillante société qui vous a ouvert les bras, qui vous regarde comme une de ses gloires, ce monde si inconstant dans ses amours, si cruel dans ses caprices, ne tarderait pas à briser son idole et à voir peut-être un objet de risée dans la femme qu'il courtoise et qu'il honore... Tels sont les motifs qui me faisaient espérer de vous trouver moins altière. La paix, ou la guerre, que choisissez-vous ?

Mademoiselle Valori avait écouté le comte avec un sentiment de tristesse auquel se mêlait un amer dédain :

— Je n'ai pas de choix à faire, monsieur le comte, je n'ai aucun traité à passer avec l'homme qui m'outrage... vous êtes libre de déchirer le voile qui me couvre, de m'enlever le prestige que m'a conquis mon talent... Un peu plus tôt, un peu plus tard, ne faut-il pas que tout finisse par se découvrir ?

— Padmire votre haute raison, votre rare philosophie, reprit ironiquement le comte ; mais je ne puis croire que ce soit votre dernier mot... mes prières...

— Seraient inutiles

— Et les menaces...

— Je ne les crains pas.

— Ma vengeance...

— Je l'attends !

— Elle viendra, soyez tranquille, dit le comte.

Il se leva en parlant ainsi, prit son chapeau, puis faisant deux ou trois pas vers la porte :

— Vous verra-t-on ce soir chez M. d'Elmar ?

— Vous m'y verrez, monsieur, répondit froidement mademoiselle Valori.

Mais le comte fut à peine sorti que le masque sous lequel elle avait essayé de lui dérober ses angoisses et son désespoir, se déchira tout-à-coup ; elle cacha sa tête dans ses mains et fondit en larmes ; car il lui semblait qu'elle allait tout perdre à la fois : la réputation, l'estime du monde et le bonheur !